Livraison 4ème. 4e SÉRIE. Tome 1.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme. Vve. H. BILLARD,** 80 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1890.

Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1890.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 11 Avril 1890.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures M. le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

L'ordre du jour appelle la lecture d'un manuscrit de M. Peytavin, sur le théâtre à la Nouvelle-Orléans et à Richmond, pendant la guerre de Sécession.

M. Peytavin dit qu'il n'a pas achevé son travail

comme il l'espérait, et qu'il est obligé d'en remettre la lecture à une autre séance.

PUGILAT D'UN NOUVEAU GENRE.

M. le Dr. Dell'Orto.— Puisqu'il n'y a pas de manuscrit à lire, je communiquerai à mes collègues le récit d'un pugilat de nouveau genre que j'ai lu dans une revue italienne. Ercolani, chanteur de réputation, se promenait dernièrement dans le jardin zoologique de Lisbonne, en compagnie d'une jeune dame. Un singe de la grosse espèce, pris tout à coup d'une admiration passionnée pour la signora, s'échappa de sa cage, et, repoussant Ercolani, usurpa sa place près de la belle. Le chanteur, surpris, voulut l'écarter en lui appliquant un vigoureux soufflet. Son rival, avec la promptitude de l'éclair, rendit le soufflet. A cette riposte inattendue, Ercolani répondit par un coup de poing lancé de toute sa force. L'animal, imitant son adversaire et le traitant d'égal à égal, lui donna un coup de poing qui valait bien le sien. Ercolani recommença ; son ennemi en fit autant. De coup de poing en coup de poing, un véritable combat s'engagea, et l'on ne sait trop quelle en eût été l'issue, sans l'intervention de cinq gardiens du jardin qui réussirent à faire rentrer le singe dans sa cage. Remarquons, à l'honneur du quadrumane, que, dans ce duel acharné, d'où Ercolani sortit épuisé de fatigue, il se conduisit loyalement, ne cherchant pas une seule fois à mordre. S'il avait employé les armes que lui fournissaient ses puissantes mâchoires, il est probable qu'Ercolani n'eût pas tardé à être mis hors de combat. Cette abstention chevaleresque n'eût pas manqué, selon l'auteur du récit, d'exciter l'admiration de Darwin, s'il eût encore vécu en 1890.

M. le Dr. Alfred Mercier met sous les yeux de ses collègues un dessin représentant une toile d'araignée, et donne les explications suivantes. Elle forme, comme vous voyez, une sorte de triangle isocèle avec le sommet dirigé en bas ; de ce sommet part un fil long d'un mètre et demi, divisé, à son extrémité inférieure, en deux branches dont chacune est fixée à un petit morceau de bois qu'elles tiennent suspendu au-dessus du sol. L'araignée a choisi, pour poser son filet, un endroit où passent des insectes ailés, mais où il y a presque toujours un courant d'air; c'est pour contrebalancer l'action du vent, et maintenir sa toile en équilibre, qu'elle a attaché un fragment de bois à ce fil qui pend. J'avais déjà observé un fait semblable, en me promenant dans un jardin aux environs de Paris. Il doit se produire de temps en temps. Aux signes d'assentiment de notre collègue, M. le Dr. Devron, à qui l'histoire naturelle est familière, je vois que d'autres personnes ont remarqué cette ingénieuse combinaison de l'araignée. Néanmoins, il est toujours bon, quand on rencontre un fait qui vous intéresse, d'en parler, quand ce ne serait que pour en propager la connaissance. Toutes les manifestations de l'intelligence, à quelque degré que ce soit de l'échelle des êtres, méritent d'attirer notre attention.

M. le Dr. Devron donne un aperçu des matières contenues dans la livraison, du mois de janvier, de la revue *Le Canada Français*. Tout ce qui parle de nos frères de la Nouvelle-France, nous intéresse ; nous sommes toujours empressés de nous renseigner sur l'état présent de leurs affaires, et sur les perspectives encourageantes qu'ils s'ouvrent dans l'avenir, par leur amour du travail et leur persévérante énergie. Le Canada est certainement un des pays où l'on imprime le plus ; ses nombreuses publications de livres, de revues, de journaux en

langue française, accusent un très vif mouvement de vie intellectuelle. Nous avons toujours pensé, nous pensons plus que jamais que de grandes et brillantes destinées sont réservées à nos frères canadiens. Aussi, l'Athénée s'empresse-t-il de prendre connaissance de ce passage de la revue où on lit les lignes suivantes : "La mission de la race française au Canada est d'aider au développement matériel, intellectuel et moral d'une contrée que ses pères ont arrachée à la barbarie. Ce sont eux qui ont exploré ce continent, qui les premiers en ont exploité les richesses, qui l'ont parcourue jusqu'aux montagnes Rocheuses, jusqu'au golfe du Mexique, jusqu'à la baie d'Hudson, avant que les colons de la Virginie et de la Nouvelle-Angleterre eussent même une idée du vaste espace qui s'étendait en arrière de leurs défrichements. L'œuvre des Français en Amérique a été noblement racontée par Rameau, par Parkman, par Tassé et par tous les historiens des Etats-Unis. Aucune autre race n'a gagné plus honorablement la place qu'elle occupe dans l'Amérique du Nord. De plus, elle peut trouver dans le développement à donner à la Confédération une tâche digne des plus hautes ambitions. La plus ancienne de nos provinces est encore le centre de l'influence française en Amérique, et nulle part ailleurs —témoin notre grande cité—les deux éléments ne se sont alliés plus efficacement et de manière à faire de plus grandes choses."

Cette même livraison contient un article dans lequel il est fait mention de l'Athénée d'une manière honorable et encourageante : il est signé des initiales de M. Chauveau, à qui le secrétaire transmettra les remercîments de notre société.

M. Fortier lit un passage de la comédie de Banville ayant pour titre : "Diane au Bois."

M. le Dr. Devron montre une photogravure du citrus

trifoliata, et explique les procédés employés pour faire ressortir les parties de la plante qu'il voulait mettre le plus en relief.

M. le President prononce l'ajournement.

Séance du 25 Avril 1890.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la séance du 11 avril est lu et adopté.

M. le secrétaire perpétuel lit plusieurs petits poèmes qu'il a reçus de M. George Dessommes.

M. H. Dubos a la parole pour communiquer une satire en prose à laquelle il donne pour titre: "L'opinion publique."

M. le Président fait part d'une lettre de M. Kupetz, de Brünn en Moravie, et lit un manuscrit dont elle est accompagnée. Ce dernier écrit est une description, à grands traits, de l'Autriche-Hongrie et des mœurs de Vienne, aussi instructive que pittoresque, et l'Assemblée décide qu'une place lui sera faite dans le journal de la Société.

M. le Prof. H. Rolling invite ses collègues au prochain concert où l'on entendra ses élèves et ceux de son fils.

Ajournement.

Séance du 9 Mai 1890.

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL BEAUREGARD.

A huit heures la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la réunion du 25 avril est lu, et

adopté après l'addition de quelques mots proposés par M. Fortier au sujet de M. Kupetz.

M. Peytavin revenu de la paroisse St. Jacques, où il a passé quelques jours, donne un aperçu de l'état actuel des campagnes envahies par l'inondation. Sur l'habitation Nita, propriété de M. Amand Bourgeois généralement connu dans la contrée sous le nom de Lagille, la profondeur de l'eau est de douze pieds. La maison du maître avec les dépendances, la sucrerie, les barrières, tout a été enlevé. Les chênes, même les plus gros, sont déracinés. Le débordement du fleuve occupe une longueur de vingt-cinq milles et s'étend jusqu'à quatre milles dans l'intérieur des terres. Les communications se font par esquifs, et, comme on évite, autant que possible, le courant du fleuve, le plus grand nombre de ces embarcations circulent au-dessus des champs. Il y a trois crevasses à Nita; elles ont de vingt à vingt-cinq pieds de profondeur. Le bruit que fait l'eau en se précipitant par ces brèches, ressemble au grondement des cataractes; de l'habitation de mon père, on entend, le soir, celui d'une crevasse dont on est séparé par une distance de cinq milles.

Répondant à plusieurs questions qui lui sont posées, M. le général Beauregard donne les explications suivantes. Les jetées du capitaine Eads, loin d'être un obstacle à l'écoulement de l'eau du Mississippi, le favorisent. Là où il y avait autrefois une barre à huit pieds au-dessous de la surface du fleuve, il y a maintenant, grâce à ces jetées, un courant d'une profondeur de trente pieds. Dans les grands cours d'eau, comme le Mississippi, la vélocité du courant inférieur est égale à celle du courant supérieur; celui du milieu est le plus rapide. Dans ces conditions, le lit des fleuves ne s'exhausse pas; la force dont la masse liquide est animée, entraîne les

parties solides qui y sont suspendues, et ne leur donne pas le temps de former un dépôt. Que si, au contraire, un fleuve est très large et coule avec lenteur, les matières solides descendent, s'accumulent et le fond est exhaussé.

Le *Picayune* reproduisait, ce matin, d'après le *Washington Post*, une communication de M. N. C. Blanchard, membre du Congrès, sur la question qui nous occupe. L'article est excellent, quoiqu'il n'embrasse pas tout le sujet, celui qui l'a écrit n'étant pas ingénieur. L'expérience a démontré, à plusieurs reprises, en Europe, que le système des voies d'écoulement (*outlets*) ne donne nullement les résultats qu'en espéraient ceux qui l'avaient préconisé. Ces ouvertures artificielles augmentent la nappe d'eau, sans en abaisser le niveau. Le système des levées, connu depuis une haute antiquité, est plus efficace. Seulement, il est de toute nécessité que ces levées aient une base et une hauteur qui soient en rapport avec la crue et la force du cours d'eau dont elles sont destinées à prévenir le débordement. Quand un fleuve emporte les digues qui lui sont opposées, ou passe par-dessus, cela prouve non pas que le système des levées soit mauvais, mais que les levées ont été mal faites.

A mon avis, c'était aussi celui du capitaine Eads, il fallait construire les levées en remontant le cours du fleuve, et les commencer dans la paroisse Plaquemines, au fort Jackson. Au lieu de cela, on a débuté à Memphis, jetant ainsi sur la Louisiane un volume d'eau auquel ses levées, qui étaient déjà trop faibles, ne pouvaient résister.

LA LÉGENDE D'ORESTE,

DANS ESCHYLE, SOPHOCLE ET EURIPIDE.

Par M. GEORGE DESSOMMES.

A Maurice Bouchor.

On éprouve une étrange sensation de bien-être intellectuel, quand, après s'être gorgé de littérature moderne contemporaine, on rouvre les anciens livres trop longtemps oubliés—dans bien des cas absolument ignorés—tant le bon goût et le jugement sain en matière d'esthétique font défaut à notre éducation superficielle, fabriquée de pièces et de morceaux.

Je me confesse d'ailleurs moi-même, tout le premier, de cette aberration qui m'a fait trop longtemps dédaigner la longue série des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, tandis que je me jetais bêtement dans un culte dévotieux des productions plus ou moins affadissantes de notre modernisme. Beaucoup sont comme moi. Je ne parle pas des lecteurs superficiels qui ne demandent à la littérature française qu'une heure de distraction et parcourent à la hâte le roman du jour, sans choix ni jugement, sans même songer s'il est de Zola ou d'Adolphe Belot !—J'entends ceux qui lisent pour s'instruire, former leur esprit, se faire une philosophie, étudier la marche de l'esprit humain. Ceux-là sont tellement acharnés à vouloir se tenir au courant du mouvement littéraire, qu'ils en viennent à oublier l'enchaînement de toutes les causes particulières et générales dont la littérature moderne en France est le résultat. — Non pas, certes, le résultat suprême, puisqu'avec les générations successives, ces mêmes causes se modifieront encore, non seulement selon

les idées générales des sociétés nouvelles, mais aussi selon le génie et les efforts individuels de chacun des esprits supérieurs qui expriment, avec leur tempérament et leur art particulier, les sentiments collectifs de leur époque.

D'ailleurs ce rêve hyperbolique du *Progrès* indéfini en *tout*, hantera toujours des cerveaux américains. Passe encore pour l'Industrie! bien que ce soit là matière à discussion; car il n'est pas prouvé le moins du monde que la multiplication des moyens de satisfaire nos désirs et nos besoins aide tant soit peu à augmenter le bonheur de l'humanité. Loin de là! Il serait au contraire fort aisé de montrer d'une façon évidente que la somme de nos désirs, de nos besoins, augmente en raison directe de tout ce que l'ingéniosité humaine invente journellement pour donner le change aux appétits matériels de notre être. Il me revient, à ce propos, une phrase du journal des Goncourt.

"Le chemin de fer et sa vitesse relative, écrivent-ils en 1852, voilà un beau progrès, si vous avez décuplé chez l'homme le désir de la vitesse!"

Pour ce qui est des choses de l'esprit, il est indéniable que cette orgueilleuse idée du *Progrès* est absolument niaise et ridicule. Que faisons-nous en philosophie, sinon rééditer avec des mots nouveaux les systèmes des plus anciens penseurs de la Grèce? Y a-t-il dans la morale de nos religions quelque chose de grand et de noble qui ne se retrouve dans les plus antiques monuments de l'Inde védique! Quant à l'Art, mettez la Renaissance à côté du siècle de Périclès, citez l'Italien Dante, l'Anglais Shakspeare, le Français Victor Hugo, ces trois plus grands génies poétiques de l'Europe moderne, et dites-nous s'ils l'emportent d'une ligne sur les Eschyle, les Sophocle, les Euripide qui chantaient, il y a vingt-quatre siècles dans cette Athènes moins grande que la plus petite de nos villes d'aujourd'hui.

Notez bien qu'il n'y a pas l'ombre de pédantisme dans l'opinion que j'émets ici. Nul plus que moi n'aime son époque, et ne rend plus volontiers justice à tout ce qu'il y a de talent, de souplesse, de science et d'inspiration dans notre littérature moderne. Il y a des jours de spleen où je ne suis hanté que par certains vers de Baudelaire. J'ai des heures de rêve où je ne puis lire que du Musset.... Mais il ne faut point murer son esprit dans l'adoration béate d'une idole. Sachons distribuer nos admirations dans une juste mesure. Elargissons le plus possible les bornes de notre horizon intellectuel.

Je l'avoue avec reconnaissance, c'est aux sincères conseils d'une intelligence d'élite que je dois d'avoir abandonné mes anciens errements et mes étroites idées sur la littérature. Je voudrais par ces quelques notes inspirer le même désir à ceux qui font comme moi, des choses de la pensée une partie même de leur vie intime, en dépit des chocs et des déboires inévitables dans notre existence si matérielle.

Nous n'en sommes plus réduits (par bonheur pour moi) à refaire nos humanités pour connaître les chefs-d'œuvre antiques. Il ne nous faut pas non plus avaler les pages surannées et indigestes de lourds traducteurs. De véritables écrivains se sont mis au travail, et peu à peu toute cette magnifique littérature ressuscite pour ceux qui ne savent ni le grec ni le latin, avec presque toute la splendeur des originaux.

Il faut citer, en première ligne, les admirables traduction de Leconte de Lisle, ce fier poète des civilisations mortes, peut-être le plus grand depuis Victor Hugo. Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, toute la Grèce a passé dans l'esprit de ce dompteur de mots. En lisant ces livres nous avons presque l'illusion de cette forte et sonore langue hellénique. Je

ne puis naturellement juger de l'exactitude des traductions. Mais le style simple et sobre est toujours d'un effet puissant, nous donnant bien l'impression de cette antique poésie.

Je n'ai nullement l'intention de faire ici une étude générale de la tragédie grecque. Il faudrait trop d'espace, et surtout trop d'érudition ; d'ailleurs d'autres plus compétents ont sans doute épuisé la matière.

Mais en lisant l'*Orestie* d'Eschyle, les *Electre* de Sophocle et d'Euripide, il m'a semblé curieux d'étudier le développement de la même idée dans ces trois esprits si différents. C'est en effet un rare spectacle de voir trois grands poètes, saisis de la même pensée, en créer, chacun selon son esthétique et sa philosophie, trois œuvres de la plus grande originalité.

Eschyle naît en 525. Euripide meurt en 406. C'est pendant ces 120 années, les plus fécondes peut-être de toute l'histoire universelle, que résonnent parmi d'incessants combats la voix inspirée des trois poètes athéniens : Marathon, Salamine, les Thermopyles, Platée, guerres médiques, guerres du Péloponèse, victoires et défaites de Thémistocle, Cimon, Périclès, Alcibiade, cliquetis de lances et chocs d'armures remplissant les airs des rivages de l'Ionie aux côtes de la Sicile, qu'importe ! Eschyle chante ses quatre-vingts tragédies, Sophocle plus de cent, Euripide au moins soixante-quinze ! Et la Grèce entière acclame ses artistes sacrés qui savent défendre leur patrie l'épée au poing aussi bien que célébrer sa gloire dans leurs vers. Mais plus que l'histoire des faits, celles des idées nous retrace les époques disparues. La façon dont chacun des tragiques a traité ce sujet de l'Orestie, nous montrera les modifications de l'esprit grec pendant le 5me siècle, la différence des sentiments éveillés par cette antique légende dans l'âme du soldat de Marathon

et dans celle du contemporain de Périclès et de Socrate.

Inutile de faire là-dessus une prétentieuse dissertation ; je vous présenterai simplement une suite de notes prises au courant de mes lectures, et arrangées de manière à faire ressortir clairement les modifications et les différences morales qui me semblent être les caractéristiques des trois poètes.

II.

Dans Eschyle, toute cette terrible légende de la famille d'Atrée se déroule devant nos yeux en trois drames sombres et puissants. D'abord le meurtre d'Agamemnon dans la pièce qui porte son nom, puis dans *les Choéphores* la vengeance d'Oreste tuant sa mère Clytemnestre pour venger Agamemnon : enfin, *les Euménides*, expiation de ce dernier meurtre, tragédie toute religieuse qui semble marquer une ère nouvelle dans les idées morales de la Hellas.

De Sophocle et d'Euripide, nous n'avons que les *Electres* qui correspondent aux *Choéphores* d'Eschyle, et nous font assister à l'assassinat de Clytemnestre par son fils. Je ne m'occuperai donc ici que de ces trois tragédies, laissant de côté l'*Agamemnon* et les *Euménides* d'Eschyle, qui ne serviraient d'ailleurs qu'à montrer encore plus clairement la différence morale de l'œuvre du vieux tragique.

Ce qui frappe d'abord, à la lecture des Choéphores, c'est la rapidité de l'action, son austère simplicité. Devant l'autel funéraire d'Agamemnon, Oreste se fait reconnaître de sa sœur Electre, Clytemnestre paraît, meurt, puis Aigisthos succombe à son tour.

Voilà tout le drame. Mais on sent qu'un Dieu mène l'action. Tout se fait d'une haleine, les évènements et les hommes sont entraînés par la main du Destin. La passion individuelle ne semble guère jouer aucun rôle.

C'est le Dieu qui conduit tout. Eschyle ne cherche pas à intéresser les spectateurs au développement plus ou moins habile du caractère de ses héros. Ce qui le frappe dans cette suite de crimes qui ensanglantent le toit des Atrides, ce n'est pas le choc des passions sauvages agitant le cœur de ces hommes et de ces femmes d'une civilisation primitive. Il ne s'étendra même point sur l'adultère éhonté de Clytemnestre. L'esprit profondément religieux du poète est hanté par l'idée oppressante de cette Divinité funeste et incompréhensible, le Destin, plus fort que Zeus, plus fort que tous les Dieux.

Dans le chaos social et intellectuel d'où sort péniblement la Grèce après la chute des Pisistratides, les âmes devaient encore sentir lourdement peser sur elles la main de fer de la fatalité. Eschyle, qui avait déjà 25 ans quand s'ouvre le glorieux Vme Siècle, était imbu de toutes les antiques traditions religieuses, nourri de la sombre théogonie d'Hésiode, cette lutte farouche de toutes les forces de la nature divinisées. Le spectacle des guerres médiques, les désastres causés à sa patrie par cette invasion de l'Asie ruée pêle-mêle contre la Grèce, imperceptible point du monde, noyau d'une civilisation supérieure ; ces luttes continuelles ; ces incessants efforts, si vains en apparence, pour fonder le nouvel ordre de choses, tout cela ne devait certes pas aider à calmer l'angoisse des penseurs en quête d'une explication plausible de l'univers et de la destinée humaine.

Pour l'avenir, sans doute, le poète entrevoyait bien l'aube consolante des jours radieux qui allaient naître avec Périclès. L'Orphisme, ce paganisme spiritualisé, pour ainsi dire, et qui, par sa doctrine de l'Expiation, par ses nobles idées d'ordre et d'harmonie, atténuait dans une certaine mesure l'inéluctable puissance de la Fatalité, l'Orphisme eut, sans aucun doute, une grande

influence sur l'esprit d'Eschyle. Mais pour ces légendes primitives, il ne pouvait s'empêcher d'accepter les vieilles traditions.

Déjà Clytemnestre, couverte du sang de son époux, disait à la fin du drame d'Agamemnon. (1)

"Voici que tu parles plus véridiquement, en accusant le Daimôn trois fois terrible de cette race. C'est lui en effet qui excite cette soif de sang dans nos entrailles. Avant qu'une première plaie soit fermée, un nouveau sang jaillit."

Et le chœur s'écriait aussi devant le cadavre d'Agamemnon :

"O dieux ! hélas ! c'est Zeus qui a tout voulu et tout fait. Rien n'arrive parmi les hommes sans Zeus !"

Dans les *Choéphores*, lorsque cette même Clytemnestre sous le glaive de son fils lui dira en gémissant :

"C'est la Moire, ô mon enfant, qui est seule coupable !"

Oreste lui répond en la tuant :

"C'est aussi la Moire qui va t'égorger !"

Et je pourrais multiplier les citations pour montrer comme revient sans cesse dans ce drame l'obsédante idée de la Fatalité inévitable.

Cette continuelle présence d'un Dieu qui dirige toute l'action donne un caractère particulièrement tragique aux pièces d'Eschyle. Nous n'assistons plus là seulement à l'assassinat d'une mère par son fils, vengeance horrible que reprouvent tous nos sens. Il se mêle à nos sentiments une profonde idée religieuse qui nous ramène constamment aux plus hautes questions de philosophie et de morale.

Cependant il fallait une religion plus noble qu'un sombre fanatisme pour satisfaire une âme comme celle d'Eschyle. Tout en admettant ce pouvoir absolu de la *Moire* sur les choses humaines, il ne peut s'empêcher

(1) Je me sers pour les citations de la superbe traduction de Leconte de Lisle.

d'hésiter devant une pareille annihilation de notre conscience responsable.

Oreste, malgré l'ordre formel d'Apollon, doute parfois de la légitimité du meurtre qu'il va commettre.

" Non, certes, le tout-puissant Loxais ne me trahira pas, lui *qui m'a ordonné* d'affronter... Pour le reste, je supplie Loxais de m'être favorable, puisqu'il m'a *imposé* cette lutte par l'épée ! "

Ne sent-on pas dans ces paroles l'intime combat qui déchire le cœur du héros ?

Dans la grande lamentation, le magnifique *commos* —chant lugubre—qui suit la rencontre du frère et de la sœur, dans ce crescendo sublime de désespoir et de rage, Oreste s'excite lui-même à la vengeance.

" O Père ! qui as souffert des maux terribles, que te dirai-je et que ferai-je, pour que la lumière luise dans les ténèbres et parvienne d'ici sous la terre jusqu'à ton lit funèbre ?

" Quand donc le tout-puissant Jupiter abaissera-t-il la main pour frapper ces têtes... Je demande justice contre l'iniquité!... Entendez-moi, Dieux souterrains ! "

Mais il a besoin des impitoyables conseils du chœur pour s'affermir dans son dessein.

" Coup mortel pour coup mortel ! c'est la maxime antique.

" Erinnys pousse des cris de mort ! elle rend la mort à qui a donné la mort !....

" Plaise aux Dieux que je pousse bientôt le hurlement lugubre sur l'homme égorgé et sur la femme morte ! "

Electre elle-même, pour ranimer sa haine et son désir de vengeance, devra lui raconter en détails l'assassinat de son père :

" Elle l'a coupé en morceaux, et l'ayant traité ainsi, elle l'a enseveli voulant remplir ta vie d'une douleur intolérable.... Puisqu'ils ont agi ainsi demande à ta colère ce qui te reste à faire."

Alors la rage d'Oreste arrive à son apogée ; il n'hésite plus, il se sent réellement possédé du Dieu qui le pousse au meurtre :

" Ma colère contre ma mère est implacable comme un loup affamé... Que je la tue et que je meure après ! "

Ce qui n'empêche pas que tout à l'heure, au moment de lever son épée sur sa mère, quand elle lui montrera le sein où ses lèvres ont sucé le lait nourrissant, le malheureux se tournera encore vers son meilleur ami :

" Pyladès, que ferai-je ? Je crains de tuer ma mère."

Cri sublime de cette pauvre âme humaine affolée par une puissance surnaturelle. Et toute l'idée du drame se révèle dans la réponse de Pyladès :

" Que fais-tu des oracles de Loxias ? Mieux vaut avoir tous les hommes pour ennemis plutôt que les Dieux ! "

Maintenant l'acte fatal est achevé. Clytemnestre, morte, est couchée près du cadavre d'Aigisthos : l'oracle est accompli. Oreste a obéi à l'ordre du Dieu, il a tué sa mère. Tout est bien, ce semble, puisque le Destin l'exigeait. Mais non, cet être n'est pas un simple jouet dans la main d'une aveugle divinité. Une mystérieuse angoisse l'agite ; sa conscience d'homme responsable se réveille, et dans cette révolte instinctive contre lui-même, il cherche encore des raisons spécieuses pour se persuader qu'il a bien agi.

" L'a-t-elle fait ou ne l'a-t-elle pas fait ? " s'écria-t-il en songeant à sa mère tuée. Et c'est là le *to be or not to be* d'Hamlet deux mille ans avant Shakspeare.

Mais les remords l'accablent, les Erinnyes volent autour de lui, "*les chiennes de sa mère*" hurlent à ses oreilles. Il sent la folie s'emparer de son cerveau. Il veut encore défendre son crime, et crie à ses amis qu'il a tué sa mère avec justice, car elle était souillée du meurtre de son père et que les Dieux la haïssaient.

Etrange religion, direz-vous, que ce paganisme inconséquent et illogique qui prétendait conserver la conscience individuelle à côté d'un inéluctable fatalisme. Mais en cela les religions ne se ressemblent-elles pas toutes plus ou moins ? Le conflit du libre arbitre et de la prescience de Dieu dans les religions modernes, est-ce autre chose,

en fin de compte, que cette lutte du Destin et de la conscience humaine dans le paganisme. N'en sommes-nous pas là-dessus au même point qu'il y a vingt-cinq siècles ? Mieux que les peuples du passé, avons-nous su découvrir aujourd'hui, après plus de deux mille ans de spéculations, un criterium absolu de la morale ? Où est-il le philosophe, où le sectateur fervent de n'importe quelle croyance qui n'ait pas à tel ou tel moment de sa vie senti peser sur sa conscience cette incertitude angoissante du devoir à remplir. Le paganisme, comme toutes les religions du monde, est venu à son heure et a eu sa raison d'être. Au lieu d'en attaquer le manque de logique, il est plus intéressant d'étudier en lui l'évolution progressive d'une moralité de plus en plus élevée, de voir comment s'y est développé lentement le sentiment de la dignité et de la liberté humaines.

Quand le chœur pousse Electre à souhaiter un vengeur qui égorge Clytemnestre et son amant :

"Puis-je adresser justement, une telle prière aux Dieux "

dira tristement la jeune fille. Et nous sentons dans cette réponse qu'un nouvel ordre de choses va naître.

"Lavez par une nouvelle expiation le sang des meurtres antiques, mais que désormais un crime passé n'amène plus un autre crime dans cette maison."

N'est-ce point-là un démenti formel à cet antique maxime que le chœur proclamait tout d'abord : Coup mortel pour coup mortel ! Et quelle curieuse chose de lire au milieu de ce terrible drame l'exclamation suivante :

"La puissance des Dieux est soumise à cette loi qu'ils ne peuvent venir en aide à l'iniquité !"

Tout absorbé dans sa conception d'une foi nouvelle en la justice, en la responsabilité humaine, le poète oublie que ces mêmes Dieux poussaient Clytemnestre à tuer son époux, forçaient Oreste à égorger sa mère. Cette contradiction n'est pas choquante : Eschyle a suivi pour son

héros l'antique tradition acceptée jusque-là. Mais il fait un retour sur lui-même, il songe à la Grèce, au présent, à l'avenir; il comprend que la vieille loi de haine ne suffit plus aux sociétés nouvelles, et il annonce aussi la transformation des *Erinnyes* en *Euménides*, cette grande idée de miséricorde et d'harmonie qui sera le sujet de son dernier drame.

J'ai dit la simplicité austère des pièces d'Eschyle. En pouvait-il être autrement? Il devait se conformer aux règles étroites qui régissaient l'art dramatique naissant. Phrynicus, son contemporain, était bien traduit en jugement pour avoir mis à la scène la prise de Milet, événement contemporain. C'était déjà une innovation très hardie de la part d'Eschyle de se permettre des dialogues à deux personnages. Avant lui, il n'y en avait qu'un seul dont le récit alternait avec les stances du chœur. D'ailleurs conçues dans un esprit tout religieux, ces tragédies se prêtaient mal au développement d'épisodes plus ou moins nécessaires à l'action. Cependant la courte apparition de Gilissa, la nourrice d'Oreste, met une touche de délicieux réalisme parmi l'horreur de ce drame ensanglanté! La pauvre vieille append la mort d'Oreste, elle se lamente, au ressouvenir de l'enfant qu'elle a jadis soigné.

" Mon cher Orestès, le souci de mon âme, que j'ai nourri, l'ayant reçu de sa mère, qui de ses cris aigus me faisait lever pendant la nuit.. et maintenant j'apprends qu'il est mort.

Elle ne dit pas grand'chose la pauvre vieille, mais elle mêle une douceur attendrissante à notre angoisse devant les préparatifs du meurtre.

L'Electre d'Eschyle est avec l'Antigone de Sophocle, une des plus ravissantes créations du théâtre grec. Quelle tendre mélancolie dans l'invocation à son père mort.

" Aie pitié de moi et de mon cher Orestès, et fais que notre foyer nous soit rendu! Car maintenant nous errons trahis

par notre mère.. Je te supplie pour qu'Oreste revienne heureusement.... Et toi, exauce-moi, mon père. Donne-moi de valoir bien mieux que ma mère, et de mieux agir."

Plus loin, pendant la grande lamentation, se soûlant elle-même de désespoir, elle poussera Oreste au meurtre de sa mère. Mais elle n'est plus là quand le sang coule, le poète n'a pas voulu sans doute souiller cette virginale figure ; il s'est plu à nous laisser la vision de cette enfant agenouillée sur le tombeau paternel, résignée à toutes les douleurs si son frère ne venait pas à son secours.

Clytemnestre avait eu la part belle dans le drame d'Agamemnon, c'est là qu'elle nous apparaît dans toute sa redoutable horreur, sublime d'hypocrisie et de férocité. Dans les Choéphores, elle n'est plus qu'un personnage effacé, n'apparaissant que pour mourir.

Oreste est tel qu'il devait être, étant donnée la conception toute religieuse d'un pareil drame. Instrument de la Fatalité, le héros nous apparaît sinistre, comme une sorte de personnification de la Némésis antique. Et cependant le poète a su mettre des nuances dans ce caractère tout d'une pièce, sans atténuer pour cela l'idée mère de sa tragédie. Ces lueurs de conscience, ces hésitations qui arrêtent la main du vengeur d'Agamemnon, ajoutent peut-être à l'émotion du drame. Elles nous font mieux sentir que ce n'est plus là seulement le possédé de la légende, mais bien un être humain comme nous, un fils jeté dans la plus horrible des situations imaginables.

" Vois ! crains les chiennes furieuses d'une mère !
" Et comment échapperai-je à celles d'un père si je ne le venge point ! "

Sophocle et Euripide peuvent venir ; ils rendront peut-être ce drame plus humain, plus complexe ; l'habileté de leur art pourra tirer de la même donnée plus de scènes pathéthiques, un plus curieux développement des caractères. Mais l'émotion religieuse, l'angoisse profonde,

l'intensité de passion des Choéphores, voilà ce que ne dépasseront point les successeurs d'Eschyle, plus artistes que lui peut-être, mais assurément moins convaincus.

(*A suivre.*)

ETIENNE VIEL.

Sa Traduction en vers latins du Télémaque de Fénélon.

DR. ALFRED MERCIER :—

Sur la demande de M. le Dr. Devron, j'ai promis à mes collègues de leur parler de Viel, et de l'œuvre par laquelle il s'est assuré une place parmi les meilleurs latinistes modernes. L'Athénée, en rendant hommage à la mémoire d'un homme dont le caractère et le talent font honneur à la Louisiane, donne un nouveau témoignage de ses sympathies pour tous ceux qui ont apporté une part au patrimoine littéraire de notre pays. La traduction en vers latins du Télémaque de Fénélon, par Viel, ne dénote pas seulement chez celui qui l'a faite, une connaissance approfondie de la langue de Virgile et d'Horace ; elle prouve aussi qu'il possédait, à un haut degré, le sentiment poétique : son vers, toujours fidèle au texte, acquiert un cachet tout personnel par son coloris et par sa marche harmonieuse. Mais avant de parler des mérites de cette traduction, il est bon que nous fassions connaissance avec la personne de l'auteur.

Les deux éditions du poème de Viel ne sont pas d'accord sur ses prénoms ; dans celle de 1808 on lit : Etienne Alexandre ; dans celle de 1814 : Etienne Bernard. Un membre de sa famille assure, dit-on, que son vrai nom n'était pas Viel mais Darby, ou du moins que le nom de Darby accompagnait celui de Viel. Quoi qu'il en puisse être, c'est sous le nom de Viel qu'a été publié l'ouvrage

qui l'a rendu célèbre parmi les admirateurs de la poésie latine. Au bas d'une dédicace adressée à six de ses anciens élèves, et qu'il écrivit pour la seconde édition, il signe ETIENNE VIEL. Il naquit en Louisiane, dans la paroisse de St-Martin. L'*Avertissement* qui précède sa traduction, nous apprend que son père, chirurgien très distingué, correspondait avec l'Académie des Sciences de Paris, et qu'on lui doit la découverte de la cire végétale du *myrica cerifera*. Nous ne savons rien de précis sur la date de sa naissance; on peut, en se fondant sur certaines données, rencontrées ça et là dans les pages qui précèdent les deux éditions de son poème, la placer entre 1735 et 1740. Son père, sans doute, discerna de bonne heure son aptitudes aux travaux de l'esprit; pour lui assurer les avantages d'une éducation classique, il l'envoya en France. Le jeune Etienne entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il dut se faire remarquer par sa facilité à s'assimiler la manière de penser et de rendre sa pensée chez les grands écrivains de l'ancienne Rome, mais surtout par le goût naturel qui le portait de préférence vers la poésie. A la fin de ses études, il fut appelé à la chaire de rhétorique qu'il devait occuper pendant de longues années. On peut croire que là il se sentait heureux: aimant passionnément les belles-lettres, il les enseignait avec d'autant plus de plaisir qu'il avait pour auditeurs des jeunes gens dont il savait se faire aimer. Quand il eut acquis l'autorité que donne la pratique et la maturité de l'âge, il fut nommé par ses supérieurs grand-préfet des études à l'académie de Juilly, célèbre collége fondé en 1639 par les Oratoriens. Juilly auquel cet établissement doit son nom, est un village de l'ancienne province de Champagne; aujourd'hui il se trouve compris dans le département de Seine-et-Marne, arrondissement de Meaux. Doué d'une âme douce et aimante, disposée à

agir plutôt par la persuasion que le commandement, Viel, en prenant possession de ce poste élevé, sentit que la responsabilité qui pesait sur lui, exigeait qu'il fît un grand effort sur lui-même et prît l'attitude sévère qui impose le respect. Il avait trop vécu dans l'intimité du sage et austère Mentor, pour n'avoir pas appris de lui l'art de parler et d'agir avec fermeté, quand le devoir l'ordonne. Du reste, les professeurs placés sous sa direction, rendaient son fardeau plus léger, en étudiant, d'après ses conseils, le caractère, l'esprit, les goûts, les passions, les qualités, les défauts de chacun des écoliers confiés à leurs soins, de façon à modeler sur la nature de chaque enfant la manière de l'élever. Un collége est un gouvernenent sur une petite échelle; quand celui qui préside au fonctionnement de ses rouages, a la main en même temps vigoureuse et souple, il s'arrange une vie tranquille et heureuse. Il est probable que Viel eût aimé à vieillir dans la position qu'il occupait à Juilly ; mais les orages de la révolution, en changeant violemment les bases sur lesquelles la société française avait reposé jusque-là, inspirèrent des inquiétudes qui se répandirent jusqu'au-delà de l'Atlantique; sa famille le rappela auprès d'elle. En 1791 il rentrait en Louisiane. "C'est là, écrivait en 1814 Eugène Salverte, un de ses anciens élèves, qu'aujourd'hui encore il coule une vieillesse heureuse, aimé et respecté de tout ce qui l'environne, servant de père à tous ses parents et de consolateur à tous les malheureux."

Avant de repartir pour l'Amérique, Viel avait laissé son manuscrit entre les mains d'un ami. Son souvenir resta vivant parmi ses élèves; six d'entre eux, dans leur piété filiale pour leur ancien professeur, considérèrent sa traduction de Télémaque comme un héritage sacré, et se cotisèrent pour la faire imprimer. Ce seul fait suffirait

pour donner la mesure de l'estime et de l'affection dont on l'entourait au collége de Juilly. En même temps il honore trop les bons jeunes gens qui l'accomplirent, pour que leurs noms soient passés sous silence dans un travail comme celui que nous présentons à l'Athénée. C'est à eux que Viel dédia son ouvrage, lorsqu'il en publia la seconde édition, et voici comment il s'exprima en leur écrivant :

A MESSIEURS

Aug. Creuzé de Lesser,
J. B. B. Eyriès,
J. A. J. Durant,
J. M. E. Salverte,
A. V. Arnault,
E. Salverte.

C'est à vous, mes chers élèves, que je veux dédier mon ouvrage ; tout m'en fait un devoir. Parmi les motifs qui me le commandent, je ne dirai rien de la reconnaissance. Ce sentiment est le seul que votre délicatesse me défend de mentionner. Hé ! bien, soit : quoiqu'il puisse m'en coûter, je sacrifie la satisfaction que j'aurais d'en parler.

Mais tout le monde sait que ce fruit de mes veilles n'a dû le jour qu'à vos soins généreux : qu'à peine sortis des troubles de la révolutiou vous l'avez tiré de l'obscurité, à laquelle il paraissait condamné pour jamais : qu'un d'entre vous, interprète de vos sentiments, l'a décoré d'une préface, où le talent et l'amitié semblent se disputer le plaisir d'ajouter au peu de mérite qu'il peut avoir. Après des faits aussi constants, aussi connus, si je garde le silence, le public élèvera la voix. Comment, dira-t-il, peut-on rester muet à la vue d'un bienfait de cette importance ? N'importe : quoiqu'il puisse en arriver, je serai fidèle à ma parole, et je me tairai.

Au surplus, je puis me dédommager dans les bras de l'amitié. L'amitié ! Ce précieux, ce vif élan de l'âme vers l'objet qui nous intéresse, n'est point un mouvement indélibéré, qui nous pousse en aveugle. Ce sont les qualités de l'esprit et du cœur, qui la déterminent et fixent son choix : l'estime en est la base.

C'est à l'aurore de vos jours que je me suis senti porté à m'at-

tacher à vous. Dans cet âge où la nature franche, ingénue, incapable de dissimulation, se montre sans nuage, sans voile, j'ai vu sans peine en vous toutes les qualités naissantes qui appellent l'amitié. Dès ce moment vous m'avez prouvé d'une manière invincible que je ne m'étais pas trompé. Aussi de jour en jour elle n'a fait que prendre de nouveaux accroissements.

Vous aussi, vous m'avez jugé digne de la vôtre. Je me rappelle avec la plus douce sensibilité les témoignages que vous m'en avez donnés jusqu'à présent. Pendant tout le cours de votre éducation elle a été pour moi la plus belle, la plus agréable récompense du zèle et des soins que vous m'avez alors mis à même de faire paraître : elle n'a pas discontinué depuis votre sortie du collège : elle ne m'a pas même abandonné au bout du monde, où la nécessité m'avait appelé. C'est elle enfin qui m'a valu un trait de ressemblance avec l'immortel Fénélon. O ! mes bons amis ! mes chers élèves ! Que j'ai lu avec attendrissement dans une des notes de son illustre biographe ces mots aussi vrais qu'honorables pour moi ! *Il semble qu'il soit donné aux admirateurs de Fénélon, comme à Fénélon lui-même, de trouver toujours des amis fidèles et des disciples reconnaissants.*

Oui, je les ai trouvés en vous. Les marques de votre attachement resteront éternellement gravées dans mon cœur ; et les services que vous rendez à la patrie par vos travaux littéraires, et par les emplois distingués, où votre mérite vous a appelés, font ma gloire et ma joie ; je le sens bien mieux que ma plume ne saurait l'énoncer. Dès le printemps de vos jours j'ai entrevu le rôle intéressant que vous jouez aujourd'hui dans la société.

Vous vous êtes réunis pour livrer mon Télémaque à l'impression : rien de plus naturel ; vous avez cru obliger votre bon ami. D'ailleurs je me flatte d'avoir deviné un autre motif de votre détermination ; vous avez reconnu dans l'original, comme dans la copie, les principes d'après lesquels vous avez été formés, et qui vous ont servi de boussole dans tous les moments de votre vie.

Fénélon n'a pas dédié son ouvrage au duc de Bourgogne ;

des raisons de prudence l'en ont empêché. Et moi, plus heureux que lui, je me rendrais coupable de ne pas mettre le mien sous votre protection. Frappé des beautés morales et poétiques qui embellissent l'original, je me suis décidé à le mettre en vers latins. Votre amitié m'a fait triompher de toutes les difficultés.

Acceptez donc la dédicace de cette traduction, comme un gage de mon sincère attachement ; et vous comblerez les vœux les plus ardents de votre bon Mentor et tendre ami.

ETIENNE VIEL.

Cette noble et touchante dédidace met à nu la belle âme de Viel, et donne une haute idée de celle de ses disciples. Pour nous, Louisianais, elle a une valeur toute particulière : elle nous initie aux sentiments les plus intimes d'un compatriote dont le temps a consacré le talent ; elle nous fait connaître les noms des élèves dévoués à qui nous devons la publication du manuscrit de leur ancien maître ; ces noms ont des droits à notre reconnaissance ; saluons-les avec un affectueux respect, et faisons-nous un devoir de les recommander aux sympathies de nos concitoyens.

Si notre mémoire nous sert fidèlement, c'est à Barthélemy, le Juvénal français, le chantre de *Némésis*, que l'on doit ce vers qui résume si bien le talent du traducteur de Télémaque :

"Viel qui de Fénélon virgilisa la prose."

En effet, de tous les poètes latins modernes Viel est celui, qui, par le coloris et l'harmonie de son style, approche le plus de Virgile. Il avait l'instinct des beautés de la forme, et la nature l'avait doué de ce sens intime et indéfinissable qui donne à la parole de certains poètes le charme et la puissance de la musique. Il possède en maître toutes les ressources de la langue latine ; il la parle comme si elle était la sienne. Son vocabulaire est

d'une richesse inépuisable; il n'est jamais embarrassé pour trouver le mot qui rend le mieux sa pensée. Nulle part son vers ne sent la traduction; on dirait qu'il pense en latin, et qu'il a toujours à sa disposition, sans faire le moindre effort pour les trouver, les couleurs dont son pinceau peut avoir besoin. Il manie la langue latine non seulement en érudit qui l'a étudiée sous toutes ses faces, dans ses détails les plus minutieux, dans ses nuances les plus délicates, mais en véritable artiste. Il ne copie personne; il se sert, avec une habileté consommée, du beau langage dont il a saisi les secrets dans une longue et intime fréquentation des meilleurs écrivains de Rome.

Fénélon avait une préférence marquée pour Horace et Virgile. Parfois il lui arrive, dans son Télémaque, de s'en approprier les pensées. Comment Viel devait-il agir, quand il rencontrait des passages où ce fait se produit? Devait-il défigurer ces pensées en les présentant sous de nouvelles couleurs? A cette question qu'il pose lui-même dans son *Avertissement*, il répond: "J'aurais eu, ce me semble, fort mauvaise grâce de le tenter; et les gens instruits et sensés me sauraient à coup sûr mauvais gré, d'avoir osé corriger Horace et Virgile. En conséquence j'ai adopté ces petits passages, et les ai fait entrer dans ma traduction, tels qu'ils étaient dans leurs sources. Lecteur! vous remplirez mes vœux, si vous ne désapprouvez pas le parti que j'ai pris."

Certes, tout lecteur qui a le sentiment de l'équité, approuvera Viel. Il faut laisser à chacun ce qui lui appartient; ces appropriations de la pensée d'autrui trompent la bonne foi de ceux qui ne sont pas assez éclairés pour les reconnaître; aux yeux de ceux à qui elles ne peuvent donner le change, elles constituent un délit de lèse-littérature. Comment Fénélon, avec un fonds riche comme le sien, a-t-il pu se permettre ces

incursions sur des domaines aussi connus que ceux d'Horace et de Virgile ? c'est s'exposer bien gratuitement aux reproches de la critique.

Plusieurs écrivains ont essayé de traduire en vers latins différents passages de Télémaque. Pierre de Bologne, créole de la Martinique, inséra, dans un volume de poésies diverses qu'il publia en 1758, la traduction du premier livre. " Sa versification, dit le biographe de Viel, n'est pas indigne de l'original, quoiqu'on puisse lui reprocher quelques négligences." Une traduction complète de Télémaque, sans nom d'auteur, fut imprimée en 1743 à Berlin. Jos. Cl. Destouches en publia aussi une traduction, à Augsbourg, en 1764. S'il faut juger de ces deux traductions, d'après les extraits qu'en donne Eugène Salverte, elles ne supportent pas la comparaison avec celle de Viel. On se détourne bientôt de ces vers où la prose poétique de Fénélon perd toute sa saveur, pour revenir à l'original. Il n'en est pas ainsi de Viel ; son style harmonieux et coulant de source, captive le lecteur, l'entraîne et lui fait oublier que cette épopée qui se déroule sous ses yeux a été écrite primitivement en français. En goûtant ces vers d'une latinité si pure et d'une allure si naturelle, j'ai même reçu une impression que je n'oserais avouer, si je ne me rappelais qu'il faut toujours avoir le courage, quand on parle en toute sincérité, de dire ce que l'on a éprouvé, au risque de paraître exagéré. En lisant Viel à côté du texte de Fénélon, il me semblait, par moments, que c'était le français qui était la traduction. Ceci peut paraître étrange, et, pour le moins, fort irrévérencieux; cependant, cette illusion s'explique. Viel a sur Fénélon l'avantage d'écrire dans une langue qui se prête merveilleusement à la poésie, et qui a le privilége de dire beaucoup en peu de mots. Ordinairement toute traduction est plus longue que l'ori-

ginal. C'est tout le contraire chez Viel : sans rien ôter de son élégance à la prose fleurie de Fénélon, il lui donne, par la concision du latin, un caractère plus viril. Ainsi, par exemple, au livre II, paragraphe XIII, Viel dit en 70 mots ce qui en demande 104 à Fénélon ; et au livre III, paragrahe V, en 122 mots ce que le français exprime en 174. Il serait facile de multiplier ces rapprochements ; mais ce serait abuser de votre attention.

Au livre quatrième, Télémaque continuant le récit de ses aventures, raconte à Calypso que s'étant endormi sur le vaisseau qui le transportait de Tyr à l'île de Chypre, il eut un songe où Vénus lui apparut et lui parla. Cet épisode, plein de grâce et de poésie, est un des tableaux où le style de Fénélonse déploie avec le plus d'élégance. Comme le fils d'Ulysse, sur ce vaisseau, se trouvait parmi des Cypriens dont il ignorait les mœurs, il résolut

" de se taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les rgèles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais, poursuit-il, pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir. Mes sens étaient liés et suspendus ; je goûtais une paix et une joie profonde qui enivrait mon cœur.

" Tout à coup je crois voir Vénus qui fendait les nues dans son char volant conduit par deux colombes. Elle avait cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces grâces tendres, qui parurent en elle quand elle sortit de l'écume de l'Océan et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit d'un vol rapide jusques auprès de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule et, me nommant par mon nom, prononça ces paroles : " Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire : tu arriveras bientôt dans cette île fortunée où les plaisirs, les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels ; là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances ; et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les déesses, qui veut te rendre heureux."

Livre IV, § XI et XII.

Voici comment Viel traduit ce passage :

Ast ego servabam dum ritè silentia, sensus
Dulcis et alta quies resolutaque membra revinxit :
Pax erat, et placidæ plenissima gaudia menti.
Tum Venus ante oculos currum de nube volantem
Tendere visa mihi, et bijuges agitare columbas.
Huic roseus decor oris erat, flos ille juventæ,
Et teneræ charites ; qualis cum gurgite primum
Orta, Jovis multâ perstrinxit lumina flammâ.
Ilicet illa mihi rapido delapsa volatu,
Et palpans humerum dextrâ subridet amicè,
Compellansque meo me nomine talibus infit :
" O puer, o Graiûm soboles, tu regna videbis
Nostra ; voluptates modò felix insula fundet,
Et, fidam nobis turbam, risusque jocosque.
Hic mea ritè coles fragranti altaria thure :
Hic te deliciis, ceu mersum flumine, reddam.
Dulcem nunc animo spem concipe ; neve potentem
Temne deam, superûm quæ te dignatur honore."
Liber IV.— V. 119.

Le portrait de Pygmalion sera toujours cité comme un des morceaux classiques les plus remarquables de la littérature française. Ici le style de Fénélon est d'une vigueur toute virile ; la pensée est forte, l'expression incisive ; chaque mot renforce le mot qui précède, et les moindres détails concourent à former un ensemble saisissant.

Narbal, voulant mettre le fils d'Ulysse en garde contre l'avarice et la cruauté de Pygmalion, lui dit :

" O Télémaque ! craignez de tomber entre les mains de Pygmalion, notre roi : il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine du désir de la vengeance, s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté, l'ont suivie : elle a fondé sur la côte d'Afrique une superbe

ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par la soif insatiable de richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est un crime à Tyr que d'avoir de grands biens ; l'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel ; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

" C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu, car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies : la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge ; il a peur de son ombre ; il ne dort ni nuit ni jour : les dieux, pour le confondre, l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux est précisément ce qui l'empêche de l'être. Il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre ; il se tourmente pour gagner.

" On ne le voit presque jamais ; il est seul, triste, abattu au fond de son palais ; ses amis mêmes n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six verrous, sont le lieu où il set renferme ; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connaît ni les doux plaisirs, ni l'amitié, encore plus douce : si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur : ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche ; ils sont sans cesse errants de tous côtés ; il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému : il est pâle, défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets les plus exquis le dégoûtent. Ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur : il en fait ses plus dangereux ennemis. Il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré : il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que sa cruauté, à laquelle il se confie, le fera périr ! Quel-

qu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre."

Viel dut sentir que Fénélon, en faisant ce portrait, y avait mis toute la force de son esprit. Il eut l'ambition de ne pas rester au-dessous de son modèle, et il le copia, comme Jules Romain, le disciple bien-aimé de Raphaël, savait copier son maître. La prose de Fénélon ne perd rien de sa beauté dans les vers que nous allons lire.

O juvenis ! nostrum fuge Pygmaliona, Sichæi
Cæde manus sceleratâ ausum temerare nefandas.
Inde Elisa soror Tyriâ fugit urbe paratis
Navibus infelix, sævos ultura furores.
Addidit illa fugæ comites, quibus optima curæ
Libertas, virtusque fuit, posuitque superbam
Littore Marmarico magnæ Carthaginis arcem.
Jam magis atque magis furor irrequietus habendi
Asperat invisum sibi Pygmaliona, suisque :
Arguit hunc sceleris, magnum qui possidet auri
Pondus et argenti ; regemque sequuntur avarum
Tristis suspicio, torvoque ferocior ore
Barbaries : inopem metuit, vexatque potentes.
Olli grande nefas, lethoque piabile virtus ;
Nanque bonos odisse putat tot iniqua furentem,
Tot scelera : hunc virtus vesanum incusat : in illam
Efferus insurgit rabie, ægrescitque monenti.
Sollicitum timor omnis agit, pungitque fatigans ;
Umbram æger pavet ipse suam, insomnisque, vigilque.
Ultores cumulant dî nummos, ac timet uti ;
Nec sinit hoc ipsum quod quæritat esse beatum.
Perdendi dolor exanimat, donataque luget ;
Semper et ad lucrum cursu festinat anhelo.
Vix audet prodire ; tenent penetralia tecti
Solum, et dejecto pallentem limina vultu :
Quin etiam ne se suspectos crimine fraudis
Exhibeant, non ipsi audent accedere amici.
Irrequieta fores, hastilibus horrida longis,

Et stricto mucrone ferox custodia servat.
Est locus interior : ter dena cubicula latè,
Singulaque inter se propriis communia portis
Sex ærei vectes, ferrataque robora claudunt ;
Hic latet ; hîc noctem quo ducat limine cuiquam
Scire nefas. Noctem sed enim non ampliùs unam,
Si non falsa ferunt, lecto consistit eodem
Pygmalion, sibi ne guttur manus impia frangat.
Non dulces novit risus, nec dulcius illis
Munus amicitiæ : si gaudia suaseris auctor,
Gaudia, sentit enim, procul hinc fugitiva recedunt,
Ingratamque negant animi pervadere sedem.
Igne micant horrentque atro cava lumina, passim
Errabunda : aures trepidas sonus excitat omnis :
Ora truces sulcant rugis deformia luctus ;
Ille silet, gemitusque trahit de pectore longùm
Suspirans, curam nec dissimulare potestas
Vivida quæ misero præcordia dura remordet.
Fercula, neve dapes sapit exquisita ; suæque
Jam vitæ terror, non spes dulcissima nati ;
Et sævos fecere hostes fera corda parentis.
Nusquam tuta salus ; neque se nisi sanguine multo
Incolumem præstat sævis terroribus actus.
Demens ille, suæ qui non fore semina mortis
Sævitiem videat, solitus cui credere vitam !
Tali dignus hero servis e pluribus unus
Suspiciosus, atrox, terras hâc peste levabit.

Lib. III, V. 132.

Les deux citations qui précèdent, et ce que nous avons dit de la traduction de Viel, suffiront, croyons-nous, pour donner une idée de sa valeur. L'œuvre de Fénélon a été traduite dans toutes les langues modernes ; et, partout où ces langues sont parlées, il se trouvera toujours des amateurs de beaux vers latins pour lire ceux de Viel. Le monument littéraire qu'il a élevé avec tant de patience et d'habileté, mérite d'occuper une place non seulement

dans la bibliothèque de l'érudit, mais aussi dans celles des gens du monde, qui, aux heures de loisir, reviennent, avec une joie profonde, à cette noble langue latine qu'ils ont apprise dans leur enfance et leur jeunesse.

ALFRED MERCIER.

DOMINIQUE ROUQUETTE.

L'histoire romanesque de la Louisiane, le fleuve grandiose qui la traverse, les nombreux bayous ombragés d'arbres centenaires, le paysage pittoresque sur les bords du Golfe, l'esprit chevaleresque des hommes, la beauté et la grâce des femmes, tout tend à inspirer le poète sur le sol louisianais. Aussi notre littérature est-elle riche en poètes, qui tous ont été patriotiques, qui tous ont consacré de beaux vers à leur douce Louisiane. L'amour de la terre natale anime tous nos bardes, l'amour de la grande Amérique, l'amour de la France, la patrie des ancêtres, l'amour enfin de cette belle langue qu'ont parlée nos pères et que nous devons nous efforcer de conserver dans le cercle de la famille. Nul plus que Dominique Rouquette n'a aimé la Louisiane, l'Amérique, la France et la langue française, et l'ATHÉNÉE ne peut laisser se fermer la tombe d'un vrai poète et d'un Louisianais sans rendre hommage à sa mémoire. D'ailleurs, je ne viens qu'acquitter une dette de reconnaissance en consacrant quelques lignes à Dominique Rouquette. Le vieillard avait souvent encouragé le jeune homme dans ses tentatives littéraires, et lui avait écrit de touchantes paroles de sympathie lorsque celui-ci perdait son père, cet ami qu'on ne remplace jamais.

Dominique Rouquette naquit au Bayou Lacombe en 1810 et fut élevé au collège de Nantes, dans la vieille Armorique aux souvenirs poétiques, terre des druides et de Velléda, la prêtresse des "Martyrs." Dès l'enfance, il fut poète. Il montra de bonne heure un goût prononcé pour la littérature, et de l'éloignement pour tout ce qui ne s'y rattachait pas. Il fut poète toute sa vie et ne put jamais faire autre chose que des

vers. Je dirai même de lui comme on l'a si bien dit de Lamartine : " Ce n'était pas un poète, c'était la poésie elle-même." Pendant plusieurs années on l'a vu pauvre et vieux passer dans les rues de la Nouvelle-Orléans. On s'approchait de lui, on lui voyait toujours quelques fleurs à la main, on lui parlait de la littérature : tout de suite le vieillard disparaissait. Sa taille se redressait, ses yeux brillaient, et d'une voix forte, le poète récitait des vers de sa jeunesse. Il avait, pendant un moment, recouvré, à quatre-vingts ans, l'enthousiasme de ses vingt-cinq ans.

A son retour en Louisiane, me dit un de ses amis, Dominique Rouquette passait presque tout son temps à la campagne, tantôt au Bayou Lacombe, tantôt à Bonfouca. Il vivait, pour ainsi dire, dans la solitude des bois ; marcheur infatigable, il parcourait la pinière dans tous les sens, s'arrêtait au pied d'un arbre dans les endroits où l'aspect de la forêt lui plaisait le plus. Là, il tirait un livre de sa poche, et lisait pendant de longues heures, ou se laissait aller aux rêveries que lui inspirait la nature grandiose et sauvage qui l'entourait. C'est là que se développa son instinct poétique ainsi que celui de son frère Adrien. Aux bords du Tchefuncté, du Bogue-Falaya et du Bayou Lacombe ils apprirent à aimer la nature et la solitude. Autour d'eux se trouvaient les Chactas, descendants des fidèles alliés des Français, et dans les wigwams des Indiens les deux frères fumaient le calumet avec les hommes et regardaient les femmes tisser de leurs doigts agiles les paniers d'osier. Quand Dominique et Adrien Rouquette nous parlent des prairies, des forêts et des Indiens, nous sentons qu'ils ont vu ce qu'ils décrivent, et il nous semble que nous aussi nous voyons l'homme des bois dans son *ajoupa*, la gracieuse fille des Chactas conduisant avec adresse son fragile canot ou nageant dans l'eau limpide des bayous. Nous entendons le cri du whip-poor-will, le chant du moqueur, et nous respirons le parfum qui se dégage du mélèze, du boisfort et du pin résineux.

Dominique Rouquette se maria et tâcha, pour gagner sa vie, d'être professeur. Il était trop rêveur et trop peu pratique

pour que cette profession lui convînt. Il se rendit alors aux Arkansas pour y ouvrir un magasin. Inutile de dire qu'il réussit encore moins dans le commerce que dans l'enseignement. Après la mort de sa femme qui lui laissa deux fils, notre poète reprit sa vie d'autrefois ; il se reprit à rêver et à composer des vers. La nature, selon l'expression de M. le docteur Alfred Mercier, l'avait créé pour cela, uniquement pour cela. Il s'est éteint le 10 mai 1890 à l'âge de quatre-vingts ans. C'était un homme bon et religieux, un des meilleurs poètes que la Louisiane ait produits. Ses œuvres se composent de deux volumes, "Les Meschacébéennes," Paris, 1838 et "Fleurs d'Amérique," Nouvelle-Orléans, 1859. Je prends de ce dernier recueil les vers suivant, tendres et gracieux :

A Mme Adèle C ***.

"Dites, avez-vous vu, comme souvent je vois,
Sur les pieux vermoulus, au rebord des vieux toits,
Une plante flétrie et réduite en poussière ?
Dites, avez-vous vu la sauvage fougère,
Desséchée aux rayons de nos soleils d'été,
Sur un hangar croulant, tombant de vétusté ?...
La plante qu'à regret quelque pieu tremblant porte,
Fanée, étiolée, à nos yeux semble morte ;
Balancée au rebord du vieux hangar mouvant,
Ce n'est qu'un peu de poudre abandonnée au vent :
Mais qu'une fraîche ondée inattendue arrive,
Laissant couler sur elle une goutte d'eau vive ;
La plante, bénissant le torrent bienfaiteur,
Recouvre sa verdure et toute sa fraîcheur :
Ainsi, dans notre cœur qu'un tourbillon emporte,
Dans nos cœurs oublieux, l'amitié semble morte,
Mais le doux souvenir, la ranimant parfois,
Lui donne la beauté, la fraîcheur d'autrefois."

Encore une citation qui donne une idée du cœur de l'homme et du poète :

"Pour celui qui n'a plus ici-bas une mère,
La vie est un exil et la gloire est amère."

La Louisiane se rappellera Dominique Rouquette, car aucun de ses fils ne l'a plus aimée, ne l'a plus honorée.

Alcée Fortier.

Concours Littéraire de 1890.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque concurrent de l'une ou l'autre classe traitera un sujet de son choix.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classe, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Le concours est ouvert du 16 juin 1890 au 31 janvier 1891

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 1er février ; seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier éco réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lign* ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Chaque devise d'homme, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule H ; chaque devise de dame, écrite sur la première page, sera accompagnée de la majuscule F.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médailles, pour s'assurer qu'ils sont dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles ainsi que les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire,

ALFRED MERCIER, P. O. Box 725.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 23.

